



PRINT MEDIA

ARLEA ID 101065

Ref: 43337 / NC1339033

Le Magazine

Date: 01-01-2022

Page: 32-38

Periodicity: Half-Yearly

Journalist: -

Circulation: -

Audience: -

Size: 2 858 cm²

**SORTIR
D'UNE
LO-
GIQUE
DE
RUINES**

SORTIR D'UNE LO- GIQUE DE RUINES

par *Catherine De Poortere*

#ÉCRITURE

#ARTISTES

#PEINTURE



STÉPHANE LAMBERT

RENCONTRE

Novembre 2021

Que ce soit dans *L'Apocalypse heureuse*, récit autobiographique où le souvenir d'un traumatisme d'enfance reconduit l'auteur jusqu'à son père mourant, ou dans l'étude qu'il consacre au peintre suisse Paul Klee, Stéphane Lambert n'a de cesse de parcourir des territoires sinistrés à l'affût des brusques changements de perspective qui surgissent dans l'intimité brûlante des images et de l'écriture.



Paul Klee - *Gespenst eines Genies (Ghost of a Genius)* - Google Art Project



#TOUT PEUT CHANGER

Vous êtes écrivain, poète, romancier, essayiste, éditeur, vous signez également des textes pour le théâtre et la radio. Comment et à quel endroit, au travers de ces différents langages, la peinture s'adresse-t-elle à vous ?

Dans mes textes où il n'est pas question directement d'art, l'image occupe aussi une place centrale. J'écris toujours à partir d'images mentales qui me hantent et dont j'essaie de tirer au clair la fascination qu'elles exercent. À partir de là le texte se déroule comme un fil.

Je dirais qu'écrire pour moi c'est un peu explorer le contenu indicible des images.

Pour la peinture, c'est la même démarche. Quelque chose me parle de manière envoûtante dans les œuvres des artistes sur lesquels j'écris. Mes textes tentent de comprendre la nature de ce lien. L'œuvre est une sorte de miroir dans lequel je plonge.

Rothko, de Staël, Monet, Friedrich, Goya, Spilliaert, Klee... La liste des peintres auxquels vous vous êtes consacré donne un fort sentiment de communauté. Avez-vous conscience de ce qui pourrait constituer, entre eux tout d'abord, et d'eux à vous, un principe d'affinité ?

Depuis toujours, l'idée de trouver le dénominateur commun à la création m'obsède. J'ai même eu un projet de thèse à l'université en ce sens. Je sais que certains ont un peu de mal à voir ce fil entre ces artistes mais c'est parce qu'ils s'attachent à leurs différences formelles. Ce que je vois derrière leurs œuvres, c'est une même énergie de création, habitée par des questionnements essentiels. Ce sont tous des créateurs qui ont bataillé contre leurs démons. L'art était pour eux un moyen de s'accomplir en tant que vivant. Leurs recherches formelles épousent une recherche spirituelle. Leurs œuvres sont chargées de cette dimension, elles sonnent comme une victoire de la création sur les forces destructrices. C'est pour cela qu'elles nous enchantent. Assurément la liste pourrait être complétée. Rembrandt, Giacometti, Van Gogh...

Création sonore réalisée pour France Culture, *Se tenir au bord du fleuve. Vertige du milieu de vie* raconte comment vous avez quitté Bruxelles pour aller vivre à Giverny, sur les rives de la Seine. À propos de ce départ, longtemps différé dites-vous, vous évoquez un rapport à Bruxelles (la ville où

vous êtes né) comparable à celui de Kafka avec Prague. Cette réflexion interpelle quand on sait que Prague, pour Kafka, identifie un foyer de conflits familiaux et plus largement, affectifs, sexuels, politiques, identitaires...

La comparaison est donc assez pertinente. Il s'agissait pour moi de ne plus rester assujéti à mon histoire. Partir nécessitait de ne plus passer par le biais de l'autre pour affirmer sa voie. Je devais renoncer à une posture d'enfant dans laquelle je me complaisais. J'ai toujours senti une profonde différence avec le lieu et le milieu où je suis né. Comme si ce cadre m'empêchait d'être ce que j'étais, d'aller vers mon propre devenir. J'ai commencé à ressentir ce même sentiment par rapport à la vie littéraire en Belgique, c'est un espace très petit dans lequel je tournais en rond, j'avais absolument besoin d'élargir ces limites pour donner libre cours à mon élan. Au début, cela m'a beaucoup désarçonné de perdre tous mes repères. Mais ce changement de vie s'est opéré en même temps que la crise de milieu de vie qui apprend à accepter notre dimension mortelle. Pour Kafka, force est de constater qu'il a fait ce travail d'émancipation dans l'écriture mais pas dans la vie. C'est le piège de l'écriture de devenir un refuge qui isole, emprisonne et finit par étouffer.

« Le dehors n'est pas le contraire du dedans : il est la somme de toutes les intériorités. C'est ce pouvoir des mots de mettre en commun ce qui nous isole - ce qui nous anéantit - que tu avais oublié, et qui fait de toi et de moi pour toujours des amis. Des frères éblouis d'être là dans cette même vie ».

Ce sont vos mots. Quelle valeur revêt pour vous la narration à la première personne ?

Le « je » est le seul instrument que j'ai à ma disposition pour sortir de moi, pour explorer le monde. Il est aussi le point d'articulation avec mon intériorité qui sert de caisse de résonance à la compréhension de ce que j'explore. Ce que je cherche à traduire à travers lui ce n'est pas ce qui me distingue de l'autre mais ce qui m'en rapproche. C'est assez significatif qu'il faille en littérature justifier son usage. Il y a beaucoup de confusions et de caricatures à son sujet. Il existe aujourd'hui une religion du roman gouvernée par des gens qui ont décidé que parler de soi était une infamie. Je suis d'accord que l'écriture de soi dans une démarche purement anecdotique est une impasse. Mais le problème, c'est qu'une grande partie des romans contemporains, tout en évitant de parler de soi, sont tout autant anecdotiques. Ce qui importe, ce n'est pas la modalité d'une démarche, c'est son intensité et sa justesse. Sa profondeur.

Quelque part, toujours dans *Au bord du fleuve*, vous parlez d'un monde en ruines. Est-ce ainsi que vous apparaît le présent ?

Je parle des ruines d'un monde qu'on a connu ou qu'on espérait. En à peine quelques décennies, tout s'est transformé négativement. Quand je suis né dans les années 1970, l'avenir semblait plein de promesses. Une quarantaine d'années plus tard, il n'y a plus que des perspectives alarmantes. Bon, devoir renoncer à une vision ancienne est propre à tout cheminement humain. En soi, ce n'est pas grave. Et les ruines peuvent être un moteur de renouveau. Mais ce qui est terrible dans le contexte actuel, c'est qu'on vit littéralement dans une logique de ruines. On a atteint un point de saturation et on continue de vanter la croissance dont on sait qu'elle est responsable de l'étranglement de la planète. À ce train-là, l'humanité joue sa survie à brèves échéances. C'est très difficile de vivre dans cette absence de pérennité. Au XIX^e siècle, les écrivains pouvaient penser que la littérature en avait encore pour un petit temps. Aujourd'hui ce n'est plus possible d'avoir ce genre d'illusion.

Dans votre essai sur Klee, une notion revient sans cesse, celle d'un temps circulaire, d'un éternel retour. J'y vois un double mouvement : de gestation et de démantèlement, voire de dissémination. À quoi cette pensée peut-elle ouvrir ? Serait-ce là un chemin strictement constitué de symboles et de signes ?

L'harmonie c'est lorsqu'on est parvenu à faire cohabiter des forces contraires, à ne plus les voir comme antagonistes, mais complémentaires. C'est le principe de l'univers. La création est une source d'harmonie. Même si cela reste un exercice fragile et périlleux. Klee est un merveilleux artisan d'harmonie. Il arrive à vous faire sentir les différentes dimensions dans lesquelles vivre s'inscrit. Ses œuvres dépassent le cadre étroit de l'individualité à l'origine des peurs. Une quiétude découle du sentiment d'appartenir à quelque chose qui nous dépasse.

Une qualité de votre ouvrage est que l'architecture ne se voit pas. Le texte semble provenir d'un endroit en vous-même d'où vous effectuez des prélèvements au gré d'une trajectoire jamais prédéterminée. Cette méthode qui n'en est pas une est le fait d'un poète plus que d'un prosateur. Il y a une densité de la phrase qui, parce qu'elle ne nuit pas à la clarté du propos, trahit l'intimité avec le verbe... Vous reconnaissez-vous dans cet usage organique des mots ?

C'est vrai. En même temps, pour dégager ce substrat dont vous parlez, il faut creuser quelques fondations pour permettre à l'écriture de circuler. Il y a un travail de composition derrière l'apparente absence de construction. Il y a aussi un important travail de réduction avant d'atteindre une note qui déborde le sens préétabli. La dimension poétique de l'écriture réside sans doute dans cette volonté de retrouver le

feu intérieur des mots, qui réponde au feu intérieur du regard qui les anime.

De Klee, vous dites qu'il « effleure l'arbitraire de la grille des possibles où s'inventent des issues et, plus loin : Il y a toujours dans une œuvre plusieurs œuvres possibles ». Cette posture de « voyant » ne serait-elle pas la clé d'une vitalité souveraine, propre à transcender les déterminismes dans l'action et dans la création ?

En réalité, ce qu'on appelle « voyance » c'est la vue dégagée des manières de voir apprises qui limitent l'entendement de ce qui est vu.

Voir au sens fort, c'est libérer la pensée de ce qui la conditionne pour l'ouvrir au chant de la vitalité première. Dans ce domaine, Klee est un vrai sorcier qui illumine l'ombre.

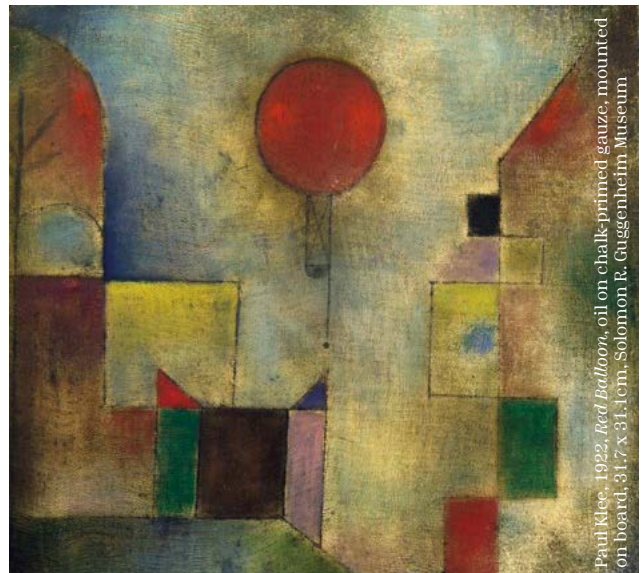
Exposition *Paul Klee, Entre-mondes*
au LaM (Villeneuve d'Asq), jusqu'au 27/02/22

Stéphane Lambert fera une lecture/conférence
sur les *Nymphéas* de Monet avec le comédien
Olivier Martinaud le 3 février 2022
aux Midis de la Poésie.



Paul Klee jusqu'au fond de l'avenir, Arléa 2021

L'Apocalypse heureuse,
Arléa 2022





Eric Van Hove, *Sikitiko*, 2020, Courtesy de l'artiste, Voice Gallery; Exposition *Savoir Faire*, ISELP, 2021 © photo: JJSerol